

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 11 (1935-1936)
Heft: 12

Artikel: Grève
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-708747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

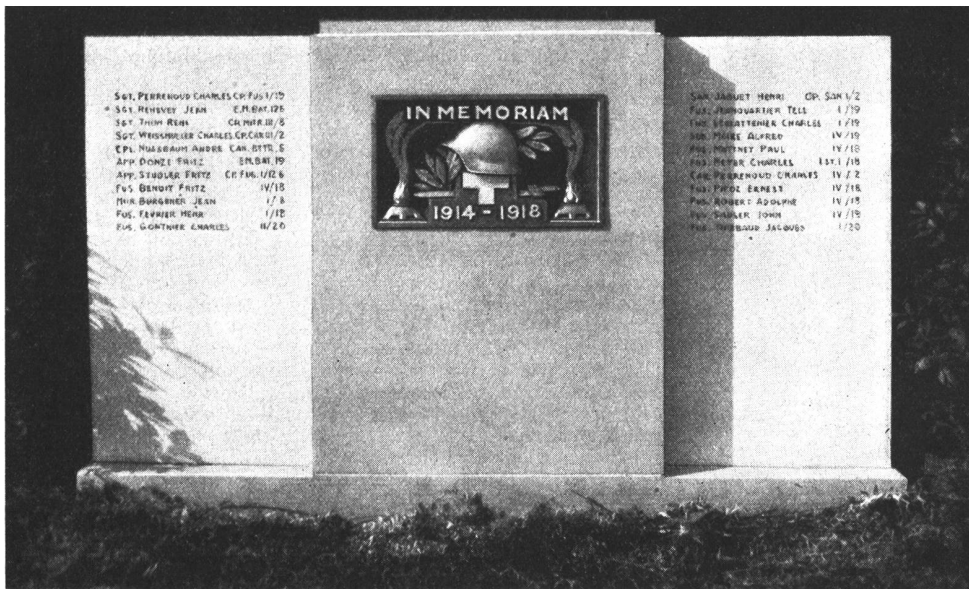
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Soldatendenkmäler in der Schweiz.
Monuments érigés en Suisse en l'honneur des soldats.
Monumenti al soldato svizzero.

Le Locle.
Le Locle.
A Le Locle.

men Ausgang des Krieges für Abessinien voraussehen. Der innere Zerfall des Landes soll starke Fortschritte machen und vielleicht schon bald zu einem Zusammenbruch des abessinischen Reiches führen. Es fehle in der Bevölkerung an Patriotismus und die Front der dem Negus feindlich gesinnten Fürsten verstärke sich. Die Uebersicht über die innern Verhältnisse des Landes fehlt zur Zeit noch und es ist schwer auseinanderzuhalten, was an diesen pessimistischen Meldungen der Wirklichkeit und was bloßen italienischen Wünschen entspricht. Bei Redaktionsschluß meldet das italienische Oberkommando noch einen Sieg südlich Makalle. Ueber diese Kampfhandlung liegen zur Zeit abessinische Meldungen noch nicht vor. M.

Grève

A Monsieur J. M., mon lieutenant d'alors.

1907. — Cela ne date pas d'aujourd'hui, comme on voit. Je prenais part à la première école de recrues de l'année, où je devais fonctionner comme caporal, afin de « payer les galons », comme on disait alors. C'était l'époque où l'école de recrues durait 48 jours, dans l'infanterie; toutefois les cadres, officiers et sous-officiers, entraient au service une semaine avant la troupe, afin d'accomplir une sorte de cours préparatoire qui les mit mieux en mains des instructeurs et les rendit plus aptes, par cela même, à exercer leurs commandements respectifs.

Pour nous, Vaudois, l'ordre de marche nous appelait le lundi 11 mars à 9 h. sur la place du Château, nos camarades genevois et valaisans devant se rendre, individuellement en caserne, dès l'arrivée de leurs trains respectifs.

Il faut dire que cette école ne fut pas favorisée par le temps: du 11 mars au 4 mai qu'elle dura, ce ne fut que neige, pluie, froid, vent, enfin intempéries de tout genre qui mirent le moral de la troupe à une rude épreuve; les beaux jours purent se compter sur les doigts; encore, ne saurais-je affirmer qu'il y en eût! Ce que je sais, par contre, c'est qu'à la « grande course », qui eut lieu vers fin avril, nous avons exécuté les tirs de combat à la Gittaz, sur Sainte-Croix, dans des tranchées de neige; il en avait été de même en cours d'école, dans la plaine de Mauvernay, où nos supérieurs firent servir à la troupe du thé additionné de cognac, afin de combattre le froid: on comprend alors que le nombre des galons de bon tireur ne fut pas très élevé à cette école!

Notre grand ennemi pendant ce service fut le froid. Il se manifesta dès le début, et, ce lundi 11 mars 1907, ce fut sur la place du Château que l'on commença à taper la semelle. Par un souci louable et que j'ai toujours vu se manifester dans des conjonctures souvent très difficiles, nos supérieurs s'efforcèrent d'activer les opérations de recrutement et il était à peine 10 heures que notre petite colonne de 50 sous-officiers environ s'ébranlait, après avoir endossé la capote... sous une des plus violentes rafales de neige qu'il m'ait été donné de subir: on se serait cru en montagne, en plein hiver. On descendit par la Barre, pour gagner la caserne par la Borde. Au début, tout alla bien, et même les loustics s'en mêlèrent, mais cela ne dura pas; parce que, malgré le col relevé, l'eau tombait du képi dans le dos, on avait froid aux mains et aux pieds, les oreilles vous « débat-taient », et, par surcroît, on était aveuglé par la neige: pour un début, cela promettait!

C'est donc avec grande satisfaction, on le devine, que le détachement arriva en caserne; notre premier souci fut, par ordre, du reste, d'allumer les poêles, puis de nous installer, après l'inspection réglementaire dans les larges vestibules: faire le paquetage, puis les lits; après quoi, le dîner fut le bienvenu.

Mais nous n'avions encore rien vu; ce fut dans l'après-midi, après la douce flânerie à la cantine, que nos tribulations commencèrent. Le temps était devenu encore plus mauvais depuis le matin; le ciel bas, couleur de suie, faisait un contraste funèbre avec la blancheur du paysage; de violentes rafales soulevaient des tourbillons impalpables dont la vue seule, à travers les vitres, faisait froid dans le dos. Il n'était pas question, pensions-nous, de sortir ce jour-là.

Malheureusement, il y a un principe qu'on oublie trop, et sans le vouloir, au service militaire, c'est celui de la hiérarchie; à savoir qu'un caporal, par exemple, n'a à commander que son groupe, qui est de 6 hommes à l'école et de 10 au bataillon, et qu'il ne peut que transmettre à ses hommes les ordres reçus, lesquels lui viennent du chef de section (lieutenant), qui les tient lui-même du capitaine, auquel ils ont été donnés par l'instructeur et le commandant d'école. Ce dernier, officier supérieur, porte seul la responsabilité de l'instruction de la troupe qui lui est confiée, afin de faire face au mieux à toutes les situations qui peuvent se présenter: on le verra bien par la suite de ce récit. Et comme le temps consacré chez nous à l'instruction des recrues est trop court, puisqu'on en a augmenté déjà la durée et qu'une nouvelle prolongation en est envisagée, il reste qu'un commandant d'école se trouve dans l'obligation d'utiliser au mieux celui dont il dispose, et d'exiger de sa troupe le maximum d'endurance et d'effort compatible avec sa bonne condition physique. Ce sont des vérités qu'on ne réalise qu'à la réflexion.

Ceci pour dire qu'il n'en alla pas du tout comme nous l'avions souhaité. A 2 heures, rassemblement au coup de sifflet, dans les vestibules; présentation des officiers, sympathiques, surtout celui de ma future section. Puis, visite au magasin d'habillement sous la conduite du sergent-major pour toucher les habits de travail. Au retour, ordre de s'équiper en tenue de travail, bandes molletières, souliers de campagne, capote et casquette, ceinturon, fusil. Désastre, on allait sortir! Tout ce que je peux dire c'est que, malgré la justesse des principes exposés ci-dessus, leur application dans le cas particulier ne suscita parmi nous aucune espèce d'enthousiasme.

Cependant, un espoir subsista; ce ne serait qu'un moment d'exercice dans la cour de la caserne, et, à tout prendre, cela passerait vite.

Hélas! cet espoir même devait être déçu; nos petits groupes (un officier et quatre caporaux) prirent la route des Plaines du Loup, à 3 h. $\frac{1}{2}$, en pleine rafale; et encore, les officiers, moins favorisés que nous, puisque, en vertu des ordres reçus, ils ne portaient que leur pélerine, au lieu de la capote. Ce que fut cette marche, je préfère ne pas m'en souvenir; une fois arrivés, on fit de la gymnastique avec arme, pour combattre le froid, puis de petites évolutions en groupes. Ce que je n'ai jamais compris, c'est comment les officiers arrivaient à tenir leur sabre, car ils n'étaient pas gantés.

Enfin, cela ne dura pas trop longtemps; à 5 heures, nous étions de retour en chambre, après avoir accompli à plusieurs reprises des pas de gymnastique pour rétablir la circulation. La soupe nous fit plaisir à 5 h., puis ce fut le changement de tenue pour l'appel principal.

Beaucoup d'entre nous restèrent en caserne ce soir-là, contrairement à la tradition; je ne fus pas de ceux-ci, ayant mes parents en ville: cela débutait mal, et j'éprouvais le besoin de me retremper dans l'atmosphère familiale.

... Et cela continua ainsi, cahin-caha, avec le mauvais temps, pendant toute la semaine. Puis, le mardi suivant, les recrues arrivèrent, et c'est peu de temps après que se produisit l'événement que je me suis proposé de raconter.

(A suivre.)

Les moyens de défense contre les automobiles blindées et les tanks légers

(Corr.) La presse et les journaux illustrés ont déjà rendu populaires les petits tanks qui viennent de faire leur apparition dans notre armée. Ces chars rempliront des missions d'exploration plutôt que de combat.

Des photographies nous ont montré leurs prouesses; nous les avons vu franchir avec aisance des obstacles naturels et artificiels, et se livrer à mille fantaisies.

Or, le défenseur d'une position de barrage à la frontière s'intéresse moins à ce que peuvent faire les tanks qu'à ce qu'ils ne peuvent pas faire. Car il s'agit, avant tout, d'immobiliser ces redoutables engins. Le meilleur moyen de destruction est l'artillerie anti-tank, dont les projectiles perforent le blindage. Mais les voies de pénétration accessibles aux chars de combat sont trop nombreuses par rapport au nombre des canons spéciaux dont nous disposons. Ceux-ci doivent être réservés à la défense de secteurs particulièrement exposés. Dans les régions de moindre importance militaire, il faut chercher à arrêter les tanks par d'autres procédés.

Des obstacles judicieusement placés, bien dissimulés et impossibles à tourner, donnent de très bons résultats. On les établit de préférence dans des gorges, cluses et défilés, des tunnels, aux abords de ponts, dans des lo-

calités ou des forêts, et l'ingéniosité des défenseurs trouve là l'occasion de se manifester. Il faut tenir compte du fait que les chars sont presque toujours mis en action en nombre, et accompagnés d'éclaireurs sur motocyclettes.

Un des meilleurs obstacles est constitué par des fossés de dimensions supérieures à celles des chars, à parois verticales et suffisamment profondes pour que les chenilles ne puissent pas agripper les bords. Mais l'assaillant sacrifiera un véhicule pour remplir la fosse, ou transportera avec lui du matériel pour la combler. Il faudra donc si possible en creuser plusieurs échelonnées.

Des rails de chemin de fer ou de fortes poutrelles métalliques peuvent également rendre de bons services. Fichés verticalement en terre, consolidés au moyen de béton, la partie supérieure émergeant du sol inclinée vers l'envahisseur, ils forment un barrage pour ainsi dire infranchissable.

Dans les tunnels, les gorges et rues étroites, on peut aussi placer, à une hauteur convenable, en travers du passage, des rails ou des troncs d'arbres fixés dans des anfractuosités, ou dans des embrasures de fenêtres contre lesquelles les chars viennent buter avec leurs parties élevées. Les rails et troncs d'arbres peuvent être remplacés par de forts câbles solidement amarrés aux deux extrémités. Il est préférable d'installer plusieurs de ces obstacles assez près les uns des autres, pour le cas où les premiers viendraient à céder sous le choc.

On peut aussi obstruer les tunnels et les défilés étroits au moyen de matériaux pesants et difficiles à enlever. Seuls les chars amphibies peuvent franchir des cours d'eau de plus de 2 mètres de profondeur. En revanche, les chars ordinaires ne sont pas arrêtés par des pentes de 45°.

Les obstacles dont nous venons de parler furent déjà utilisés pendant la grande guerre, avec plus ou moins de succès. D'autres méthodes, préconisées depuis peu, semblent ouvrir de nouvelles possibilités de défense. On parle notamment d'obstacles chargés de courant à haute tension, de l'emploi par surprise de lance-flammes maniés par des hommes courageux surgissant des maisons au passage des véhicules, de bombes remplies d'alliages métalliques en fusion.

Ces divers moyens de combat sont terriblement barbares. Mais peut-on éprouver des sentiments de commiseration à l'égard d'un ennemi qui attaque un pays paisible et animé du désir de vivre en bons termes avec ses voisins?

Le nouveau bataillon d'infanterie

Dès l'entrée en vigueur de la nouvelle ordonnance des troupes et après l'attribution des armes lourdes d'infanterie, soit à partir de 1938 probablement, la structure du bataillon d'infanterie sera sensiblement modifiée. A certains détails près, son organisation nouvelle peut déjà être déterminée, ainsi que l'a esquissée le colonel Constant, directeur des écoles de tir de Wallenstadt, au cours d'une récente conférence.

Le nouveau bataillon d'infanterie comprendra trois compagnies de fusiliers et une compagnie de mitrailleurs dotée de 16 mitrailleuses dont une partie sera munie du dispositif spécial pour la défense contre avions. A cela s'ajoutent deux sections de lance-mines, dotées chacune de deux lance-mines, et enfin deux canons d'infanterie. La compagnie de fusiliers se composera de trois sections de combat et d'un détachement spécial muni de